

NATHALIE

SOUVENIR DE BLANKENBERGHE

**CETTE NOUVELLE A ÉTÉ COURONNÉE AU CONCOURS DE LA
SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION DE LIÈGE.**

Hauteville-house, 11 Octobre 1862.

Je viens, Madame, de lire NATHALIE. Moi qui dois tant de remerciements à votre plume noble et éloquente, je ne croyais pas que ma reconnaissance pût augmenter. Elle vient de s'accroître pourtant, et je dois une heure charmante à votre œuvre si douce et si émue. Vous avez mis dans NATHALIE toutes les richesses d'une âme pleine de Dieu. Vous parlez de l'océan et de l'homme avec le double et profond sentiment de la tempête matérielle et de la tempête morale. C'est bien court, NATHALIE, mais cela fait songer longtemps. Ce n'est qu'une page; mais cette page vaut un livre; ce n'est qu'une larme, mais dans cette larme il y a l'infini.

Agréez, Madame, tous mes hommages.

VICTOR HUGO.

I

Ce n'est pas la poésie qui manque à l'œuvre
de Dieu, c'est le poète.

(LAMARTINE)

Un dimanche du mois de juillet de l'année
1850, une troupe joyeuse de jeunes garçons
et de jeunes filles s'apprêtait à monter dans
un de ces larges chars-à-bancs dont les vastes
flancs donnent une idée en miniature de l'arche

de Noé, et qui, en Flandre, lors des jours de fête, engloutissent toute une famille, fût-elle aussi nombreuse que celles des patriarches. Il n'y avait cependant pas de patriarches parmi nos voyageurs. En voyant même ces visages si jeunes, si frais, épanouis par le plaisir, on s'apercevait que la raison avait été bannie du voyage, comme une compagne trop monotone, et que, pour en faire partie, il fallait ne pas avoir vingt-cinq ans.

Arrivé la veille à Bruges, pour y voir un ancien ami de collège, je l'avais vainement cherché dans la Venise du Nord, et je m'étais décidé à aller le trouver à Blankenberghe, dont le séjour lui avait été ordonné par la Faculté. C'était pour prendre la voiture publique que je m'étais rendu à l'hôtel devant lequel stationnait toute cette folle jeunesse. Je m'approchai du groupe, et je demandai à quelle heure je pourrais prendre la diligence de Blankenberghe. Les jeunes gens échangèrent un coup-d'œil et un sourire.

— Elle est partie depuis une heure, me dit le plus grave de la troupe, beau brun à la figure ouverte et franche; mais, si vous vouliez nous

l'accompagner, nous serions heureux de vous offrir une place.

Tout le groupe s'inclina en signe d'adhésion. Je n'hésitai pas à accepter. La jeunesse m'a toujours été sympathique.

L'embarquement commença. Si vaste que fût le véhicule, il me paraissait impossible qu'il pût nous contenir tous. Cependant le char-à-bancs, comme le pandæmonium de Milton, semblait ne pouvoir jamais se remplir. Enfin, quand nous fûmes tous casés, le jeune homme brun prit les guides, fit claquer son fouet, et la lourde machine s'ébranla.

Pendant quelques minutes, le bruit qui se faisait autour de moi, les frais éclats de rires, les joyeuses appellations qu'on se lançait de l'arrière à l'avant, de babord à tribord, m'étourdirent. Cependant, après avoir dépassé la porte de la ville, je cherchai à me reconnaître. Le sort m'avait singulièrement favorisé : je me trouvais assis à côté de la plus jolie personne du monde. Jamais beauté plus piquante ne s'était offerte à mes regards ; mais dans cette charmante figure, que je ne me lassais pas d'admirer, il y avait un contraste qui frappait

d'abord et dont on reconnaissait bientôt la cause : ma voisine avait des cheveux blonds et des yeux noirs d'un inexprimable éclat. Son front était élevé, intelligent, poli comme du marbre, veiné de bleu vers les tempes ; le nez fin et légèrement retroussé, la bouche petite, rieuse et bien garnie, la main mignonne, faite pour cueillir des fleurs. Les cheveux blonds, aux reflets dorés, laissaient tout le front découvert ; ils n'encadraient pas le visage de soyeux rouleaux, comme dans la coiffure à la Marie Stuart ; mais, relevés à la chinoise, ils semblaient dire : Je n'ai aucun défaut à cacher, je ne voilerais que des traits irréprochables. Quelle vie dans son charmant regard ! Sa taille était moyenne, son teint pur et d'un coloris de santé morale et physique indubitable. Elle avait de la grâce sans manières, du charme sans coquetterie, un type presque divin dont on chercherait les origines très-haut. Mais, je le répète, ce qui donnait à cette physionomie unique un caractère original, c'était ce regard franc, ouvert, spirituel, de la femme du Midi, uni à cette fraîcheur à laquelle on reconnaît la femme du Nord. Ce n'était pas là une de ces

fières brugeoises dont le type s'est conservé, et qui, naguère, rendaient une reine de France jalouse de leur beauté ; c'était une parisienne greffée sur une flamande, du Raphaël et du Rubens tout à la fois ; enfin, une beauté paradoxale, si j'ose m'exprimer ainsi. Puis, pour couronner un si gracieux assemblage, cette fraîcheur de la jeunesse qui fait paraître belles celles qui ne le sont pas et qui illumine de son auréole si pure une tête de dix-huit ans. La toilette de ma jolie voisine était des plus simples : un petit chapeau de paille garni de rubans blancs, orné d'une guirlande de bluets encadrant le visage ; une robe de percale blanche sans garniture, une mantille de taffetas noir, des bottines grises, des mitaines en filet. Un petit velours noir avec une croix à la jennette au cou complétaient ce costumé, porté avec une rare distinction.

Cette admirable fille se nommait Nathalie. C'est tout ce que j'avais pu apprendre au milieu du tohu-bohu et du chassé-croisé de la conversation. Je trouvai moyen de lier l'entretien en la remerciant de l'empressement avec lequel on m'avait accueilli, moi déjà mûr d'âge, dans

cette assemblée de jeunes têtes , et surtout moi étranger , dans cette réunion de famille : car certains traits de ressemblance, et particulièrement la familiarité qui régnait entre tous mes compagnons de voyage, me faisaient supposer que des liens de parenté, si pas de plus doux sentiments, les unissaient. Nathalie me répondit avec une aisance parfaite. Projetée depuis longtemps, me dit-elle, leur petite excursion avait rencontré un peu d'opposition de la part des parents. La plus grande prudence leur avait été recommandée. Vous serez notre mentor, ajouta-t-elle gracieusement. Puis elle me donna quelques renseignements sur notre société. Je sus par elle que plusieurs couples étaient fiancés, et à la manière dont elle me parla de son cousin germain Louis, le jeune homme qui nous conduisait, je pus deviner qu'il était pour elle plus qu'un parent. J'appris plus tard que ces deux beaux enfants devaient être unis peu de jours après, et que ce mariage, désiré, dès leur enfance, par les deux familles, comblait de joie les parents et rendait encore plus heureux les jeunes amants.

Cependant notre véhicule, trainé par deux

vigoureux chevaux, avançait, plus rapidement qu'on n'aurait pu l'espérer, sur la belle route bordée d'arbres. ●

Pour ceux qui habitent des contrées montagneuses, aux paysages accidentés, le spectacle des Flandres n'est pas sans attrait. L'œil s'y repose sur des plaines immenses, sans jamais s'y égarer, arrêté qu'il est, à chaque instant, par les bouquets d'arbres qui bordent les champs. Rien n'est frais et propre comme les petites mé-tairies flamandes aux contrevents verts, aux murailles blanches, festonnées de branches de vigne. Presque toujours elles sont entourées d'un verger ; des poules en émaillent l'herbe de leur plumage diapré, tandis qu'une robuste fille, à la peau fraîche, comme si le soleil ne brûlait pas pour elle, le traverse en portant des seaux aussi blancs que le lait qu'ils contiennent.

Nous étions à cette époque de l'année qui précède la moisson et où la terre ressemble à une jeune mère, fraîche encore, entourée de beaux enfants. Les fleurs et les fruits ornaient les champs. J'admirais ces belles campagnes. Les bouquets de taillis me paraissaient comme

des émeraudes enchâssées dans le cercle d'or des blés murs.

A peu près à mi-chemin de Blankenberghe, la route traverse de magnifiques vergers dont les arbres, chargés de fruits, sont si forts, si touffus, qu'une obscurité mystérieuse environne le voyageur. Cet endroit semble marquer la limite de l'empire de la mer; plus loin, elle commence à régner en souveraine et ne souffre plus qu'une croissance terre-à-terre qu'elle courbe sous l'oppression de son souffle. Les pâturages y sont superbes, les champs féconds; mais les arbres ne peuvent plus y élever la tête; leur végétation maigre et chétive diminue, diminue tellement qu'elle ne produit plus que de petits arbrisseaux rabougris et frileux.

En sortant de l'ombre des vergers, Nathalie me frappa familièrement sur le bras comme à un ancien ami, et me montrant l'horizon de sa petite main blanche;

— Voilà la mer, me dit-elle.

Ce n'est pas encore la mer, mais les dunes qui lui servent de barrière.

Bientôt nous atteignîmes l'église. Comme je m'étonnais de la voir seule au milieu des

champs, Nathalie m'apprit que le Blankenberghe que nous voyions à quelques minutes de là, nonchalamment couché au pied de la dune, et comme échoué de l'Océan, n'était pas l'ancien Blankenberghe, qui avait nom Notre-Dame-de-Scherperhoutte. Celui-là dort depuis longtemps dans la mer, qui, après l'avoir miné patiemment pendant des siècles, en lui enlevant chaque jour une parcelle de son lit, acheva son œuvre de destruction dans un jour de colère de l'année 1334, en l'engloutissant tout entier. Alors les pêcheurs, échappés à ce grand naufrage, reconstruisirent leur nid bien contre la mer encore; mais imprévoyants pour eux, ils ne le furent pas pour leur église, et ils l'élevèrent à une grande distance dans la crainte d'un nouveau débordement.

Nathalie, me voyant sourire, reprit :

— Vous vous moquez, sans doute de cette précaution; c'est de l'esprit de clocher, pensez-vous.

— Oh ! non, répondis-je, ce n'est pas l'esprit de clocher qui a inspiré vos braves pêcheurs; c'est l'amour du clocher, et la différence est

grande entre ces deux sentiments : L'esprit de clocher, c'est l'égoïsme étroit des intérêts matériels ; l'amour du clocher, c'est la charité, cette vertu divine qui, comme Briarée, n'a qu'un cœur pour aimer, mais a cent bras pour étreindre l'humanité tout entière dans l'immensité de ses embrassements. L'amour du clocher, on a beau en rire, le calomnier, il est la source de nobles sentiments ; c'est un foyer d'affection dont les rayons s'étendent au loin. Il faut que le cœur soit brûlant pour qu'il puisse réchauffer les extrémités ; il faut adorer son clocher pour chérir son pays. Voyez cet exilé à qui l'amnistie rouvre les portes de la patrie. Le convoi le ramène à toute vapeur. Penché à la portière, il ne regarde ni les arbres qui fuient, ni le nuage qui passe, ni l'oiseau qui vole. Son œil est imperturbablement fixé sur un point de l'horizon. O bonheur ! Il jette un cri de joie ! C'est que, sur un ciel pur, il a vu briller la croix qui surmonte le clocher de son village, et que ce signe de rédemption fait vibrer les cordes les plus intimes de son cœur. Il lui rappelle à la fois toutes les joies de son enfance, tous les actes solennels de sa vie. Reverra-t-il

sa vieille mère ? Ne dort-elle pas sous la croix ? Et sa sœur , s'est-elle mariée dans cette église où lui-même a été baptisé et près de laquelle il vient chercher une tombe ? Oh ! non, croyez-moi , la sollicitude des pécheurs pour leur temple est bien touchante , bien digne de respect.

Un regard de Nathalie me prouva qu'elle m'avait compris et qu'elle était de mon avis.

Les exclamations de nos compagnons de voyage interrompirent une conversation à laquelle je trouvais beaucoup de charmes. Nous entrions dans Blankenberghe.

Nous remisâmes vite notre voiture, et Louis, s'approchant de moi , réclama le droit de me servir de cicerone. Comme je le remerciais , il ajouta que ses fonctions ne l'entraîneraient pas loin , puisqu'il n'y avait dans la petite ville ni cabinet d'histoire naturelle, ni jardin zoologique, ni théâtre, ni musée, ni bibliothèque ; que tout se bornait à la mer, et que cette curiosité, qui en vaut beaucoup d'autres, était à deux pas de nous.

Blankenberghe n'était pas alors ce qu'il est

aujourd'hui. On n'y connaissait pas ces larges escaliers de pierre conduisant sur une digue magnifique, les étrangers qui pendant deux mois de l'été affluent dans la charmante ville de bains. Pour arriver sur la plage, on devait escalader la dune en enfonçant dans le sable, jusqu'à la cheville. Nous entreprîmes gaiement l'ascension. Louis donnait le bras à Nathalie, et l'on s'apercevait, à leur langage animé, qu'ils se dédommageaient du temps qu'ils avaient été séparés.

Je n'avais jamais vu la mer. Avant d'y arriver, j'entendis sa voix qui grondait. Bientôt je fus en face d'elle. Je restai frappé d'admiration à son aspect. Bien que je l'eusse rêvée grande, son immensité me fascina. Le spectacle de cette vaste solitude mouvante est si solennel qu'il fait taire jusqu'aux voix intérieures de l'âme. La vue de la mer serait un suprême remède à l'ambition, une grande consolation à la douleur.

Soit que l'on vogue sur ses lames, soit que l'on contemple sa surface du haut des falaises, la mer, un grand poète l'a dit, a mille fois plus de poésie que la terre. Sa mobilité semble lui donner, avec le mouvement de la vie, les pas-

sions ou l'apaisement d'une âme tantôt calme, tantôt agitée. Assis sur le rivage, celui qui la contemple reste muet, cherchant involontairement une langue qui réponde aux émotions que ce spectacle lui fait éprouver. La poésie seule peut approcher de la hauteur du sujet et chanter, en présence de l'Océan, le *Te Deum* de la grandeur de Dieu et de la petitesse de l'homme. En face d'un semblable tableau, l'individualisme égoïste disparaît complètement, pour laisser à l'imagination pleine liberté d'admirer et d'apprécier selon ses facultés.

Au sein de cette mer immense, à la surface des profondeurs de l'Océan, la vie sous toutes ses formes, se manifeste et s'affirme.

Les eaux, a dit de Humboldt, ont beaucoup plus d'habitants que les parties solides de la terre. Sur une surface moins variée que celle des continents, la mer renferme dans son sein une exubérance de vie dont aucune autre région du globe ne pourrait donner l'idée.

Quand je fus revenu de ma contemplation, je vis mes jeunes amis, plus familiarisés que

moi avec ce sublime spectacle, folâtrer sur la plage. Alors je me souvins du but de mon voyage et je descendis pour trouver mon ancien camarade.

A Blankenberghe, on ne se cherche ni dans les rues, que l'on abandonne à la population indigène, ni dans les maisons, qu'on habite le moins possible; on se rencontre sur la grève. Aussi à peine avais-je fait une centaine de pas, interrogeant les figures qui passaient, que je crus reconnaître Maurice. Je le hélai; il se retourna, me fixa un instant, et arriva bien vite en me tendant les bras. Ce fut une bonne et cordiale étreinte que la nôtre après quinze années de séparation. Nous échangeâmes d'abord mille questions sur le chemin parcouru par chacun de nous, depuis si longtemps, puis nous nous assimes sur la dune, et nous causâmes longtemps encore.

Par moments, Nathalie et Louis, qui connaissent mon ami, venaient se mêler, pour une minute, à notre conversation.

— Quelle charmante créature! dis-je à Maurice, en voyant la jeune fille s'éloigner au bras de son fiancé.

— Et aussi sage que jolie, me répondit-il. Quand elle parut, il y a un an, dans le magasin de quincaillerie de la rue Breydel, tout ce qu'il contenait de nature à être acheté par des jeunes gens fut enlevé d'assaut. Le soir, les rayons étaient vides et la caisse remplie. C'était à qui emporterait une parole encourageante de la jeune fille. Eh bien ! elle n'encouragea personne, et cependant l'essaim de la jeunesse brugeoise continue à s'abattre chaque jour près d'elle, à lui rester fidèle. C'est que, si beaucoup se sont cru appelés, nul n'a été élu, et aucun n'a le droit d'être jaloux. Tous en sont donc arrivés à une admiration muette, platonique, et à traiter la jeune fille fraternellement. C'est aussi que rien ne protège comme un amour d'enfance, comme une affection pure et profonde qui, prenant sa source au berceau, suit paisiblement son cours, sans jamais écouter, chemin faisant, avec complaisance, compère le loup, toujours à l'affût, et sans être accidentée de ces épisodes romanesques, comme il arrive aux passions écluses dans la serre chaude d'un bal et qui s'éteignent souvent avec les feux du lustre. Heureux celui qui n'aima qu'une femme,

qui, de son côté, n'aima jamais que lui ! Les trésors du cœur, que d'autres éparpillent, demeurent tout entiers à ceux qui n'aimèrent qu'une fois. La mort même ne les sépare pas. Fiancée, dès ses jeunes années, à son cousin-germain, enfant unique comme elle, Nathalie partagea d'abord ses jeux et plus tard ses études. Cependant, dans ce contact journalier, chacun a gardé son originalité native. Aussi différents de caractère que de physique, ils se complètent l'un l'autre. Aussi douce, aussi calme que Louis est vif et emporté, il suffit d'un regard des yeux noirs de la blonde jeune fille pour dompter les orages les plus violents. C'est qu'elle possède à la fois la bonté qui apaise et l'énergie qui domine ; d'ailleurs, l'amour vrai de Louis rend la victoire facile.

Nous en étions là de notre conversation quand Nathalie, le teint animé par l'air vivifiant de la mer, vint me prévenir que nous dînerions ensemble. Comme je m'excusais, elle me répondit, de la manière la plus aimable, que j'étais son prisonnier jusqu'au soir. Je promis de me rendre à son invitation.

— Nous allons, me dit-elle, prendre notre second bain.

Et vive, légère, elle me quitta en courant, tandis que Maurice et moi nous descendions sur la grève.

La plage de Blankenberghe est une des plus belles qui existent : recouverte d'un sable fin, elle descend, par une pente insensible, vers la mer, ce qui donne une grande sécurité aux baigneurs. Ils ne rencontrent là, sous leurs pas, aucune de ces excavations qui, ailleurs, offrent tant de dangers. Un accident n'y est possible que par imprudence.

J'avais remarqué que la plage était coupée, de distance en distance, par de longues langues de travaux en fascinage qui partent du pied des dunes et descendent dans la mer jusqu'à la ligne de la plus basse marée. Le bois qui les compose, artistement tressé, est rempli de coquillages que les enfants vont recueillir et de moules qui baillent au soleil. Je demandai à mon ami l'explication de ces jetées, dont je ne pouvais m'imaginer le but.

— Avant le XV^e siècle, me dit Maurice,

quand l'équinoxe ramenait la saison des tempêtes, ce n'était pas seulement pour les nombreux navires que le commerce des Flandres envoyait dans toutes les parties du monde, que les habitants de nos contrées éprouvaient de vives inquiétudes ; la perte d'une riche cargaison, de l'équipage même d'un navire était peu de chose, en comparaison des malheurs que cette époque ne ramenait que trop souvent, car la mer, abandonnée à ses caprices destructeurs, s'élançant, comme un tigre en fureur, au-dessus des dunes, se répandait périodiquement sur toutes les terres du littoral, et ces inondations amenaient chaque fois la destruction de quelques-uns des villages situés le long des côtes et la dévastation d'une grande étendue de terrain. Ces inondations remontent très-loin. Pline, lui-même, parle des misères des habitants des côtes du Nord, qui, dit-il, bâtissaient leurs cabanes sur des hauteurs pour qu'elles fussent hors de la portée de la mer ; ce qui les faisait ressembler, à la marée haute, à des navires flottants. A Damme, jadis grand port de mer, qui abrita les dix sept cents voiles de la flotte de Philippe-Auguste, sis aujour-

d'hui à plus de deux lieues en terre ferme, on trouve encore beaucoup d'anciennes maisons où l'on ne parvient qu'en gravissant un escalier de quinze à vingt marches; l'Hôtel-de-Ville même, joli monument gothique, a un perron très-élevé. Ces soins disent assez quelles précautions prenaient nos pères contre leur terrible voisine.

Au XII^e siècle, les inondations furent si terribles que les Flamands s'expatrièrent en masse. Henri I^{er}, roi d'Angleterre leur donna asile dans le comté d'York et dans la province de Galles.

Selon la tradition, ce serait une épouvantable inondation qui, en déchirant profondément le sol, aurait donné naissance au *Zwyn* et aux ports d'Ostende et de Nieuport.

Les plus mémorables de ces tempêtes furent celles de 1180, qui poussa la mer jusqu'aux portes de Bruges; de 1288, de 1554, qui détruisit l'ancien Blankenberghe, qui git là dans la mer, et celles de 1567, 1577 et 1404. Cette dernière surtout fut des plus terribles. L'inondation s'étendit à plus de trois lieues dans

l'intérieur du pays. Les pertes en hommes, en bétail, furent considérables; les habitations détruites. On ne peut se faire une idée de la désolation qu'elle occasionna.

Cependant l'excès du mal devait naturellement amener le remède. Les populations, effrayées de cet épouvantable désastre, se demandèrent si la main de l'homme ne pourrait poser une barrière aux envahissements de la mer. C'est alors qu'on conçut le projet de construire une digue sur toute l'étendue de la côte, depuis Gravelines jusqu'à Anvers. Ce plan grandiose fut mis à exécution par les seigneurs propriétaires des terrains limitrophes, d'après les ordres du comte de Flandre régnant, Jean de Valois, dit de Dijon. De là vient le nom que cet ouvrage d'utilité publique porte encore aujourd'hui de *Digue du comte Jean*, perpétuant ainsi le souvenir de ce souverain, bien mieux et plus utilement que n'aurait pu le faire la gloire conquise sur les champs de bataille.

En 1407, c'est-à-dire trois ans après l'inondation de 1404, cette digue était achevée telle que vous la voyez ici, me dit Maurice en me

faisant tourner le dos à la mer. Elle n'était pas une défense immédiate à la mer, mais bien une borne pour limiter les inondations extraordinaires occasionnées par les tempêtes. Ainsi, faisant la part, non du feu, mais de l'eau, on abandonnait aux caprices des flots les terrains situés entre eux et le rempart artificiel.

Cette digue reçut la direction la plus favorable à sa destination et à sa construction : Elle ne suit pas une ligne uniforme, et s'éloigne plus ou moins de la mer, selon les accidents du terrain ; ce qui fut cause que beaucoup de parties situées au nord de la digue, surtout depuis l'Écluse jusqu'à Anvers, restèrent longtemps inondées. Ces terres ont depuis été desséchées et endiguées en poldres, au fur et à mesure que la *laisse* de la mer l'a permis (1). Ce sont les plus fertiles du pays : on y récolte sans engrais et presque sans travail les plus riches moissons.

Bien que la construction de la *Digue du comte Jean* fût un grand bienfait, elle n'em-

(1) La carte de Depauw indique les années de ces endiguements successifs.

pêcha pas la mer de faire encore, à de rares intervalles, il est vrai, des irrutions dans nos contrées, témoin la fameuse marée de 1808. Il appartenait à un ingénieur flamand, à un Brugeois, de la combattre enfin victorieusement sur son propre domaine, et de rendre aux fertiles terrains qui avoisinent ses côtes la valeur qu'ils méritaient et qu'ils avaient perdue, par suite de la crainte qu'éprouvaient les cultivateurs de voir les fruits de leurs travaux tout-à-coup enlevés par l'inondation qui frappait de stérilité, pour un certain nombre d'années, les terres qu'elle avait submergées.

Après la mémorable et désastreuse marée de 1808, les ingénieurs français, jugeant la lutte inutile et impossible, avaient résolu d'abandonner Blankenberghe et une partie de Wenduïne, dont vous voyez d'ici le clocher, et de jeter une digue depuis ce dernier village jusqu'à Uytkerke. L'ingénieur brugeois, qui avait une grande connaissance de la mer, s'opposa seul à ce fatal projet, et parvint à le faire écarté. Mais ce n'était pas assez d'avoir triomphé de la résolution des ingénieurs français, il fallait encore, en triomphant de la mer,

prouver qu'il n'avait pas trop préjugé de ses forces en affirmant qu'il se sentait capable de la combattre. C'est alors qu'il fut autorisé à exécuter l'admirable projet qu'il avait conçu, et qu'on vit se former un *estran*, au moyen de ces jetées hardies contre lesquelles la lame vient se briser. Magnifique travail, construit avec économie et solidité, qui défend victorieusement trois lieues de côtes, depuis Wenduync jusqu'à Heyst, et dont le résultat a été tel que la dune, qui était sur ce point extrêmement faible, a plus que triplé de largeur; si bien que le travail artificiel a pour effet continu de créer une nouvelle défense naturelle. Ainsi un seul homme parvint à faire reculer la mer, à délivrer la Flandre du plus grand des fléaux, et à rendre la sécurité aux habitants du littoral, sans cesse menacés dans leur personne et dans leurs biens. Voilà, me dit Maurice, à quoi servent ces travaux en fascines qu'on appelle des brise-lames.

Je m'inclinai devant le génie de l'homme, qui, lui aussi, peut jeter le *quos ego* aux éléments et voir l'Océan vaincu s'humilier à ses pieds.

Mes nouveaux amis, toujours folâtrant, avaient franchi la dune et s'étaient éparpillés dans la campagne. Je me plaisais à les voir se baisser pour cueillir des bluets sur le chemin de fer de la vie. Puisse leur moisson, me disais-je, se prolonger plus longtemps que la mienne et tant de gracieux couples ne pas sentir le souffle de l'adversité et du malheur faner leur fraîche récolte et glacer trop tôt la sève généreuse qui fait battre leurs jeunes cœurs !

Je ne sais pourquoi, mais la joie de ces enfants me faisait peur. Aussi lorsque Maurice me proposa de visiter le phare, cette étoile terrestre des matelots, étais-je sous l'impression d'idées sombres.

Du vieux fort on jouit d'une vue magnifique ; elle embrasse la mer et une grande étendue de terrain ; d'un côté, la flotille de pêche, avec ses voiles blanches, se balançant au loin et le navire à vapeur jetant sur le ciel bleu ses panaches de fumée ; de l'autre, de gras pâturages où paissent de superbes vaches, comme Rosa Bonheur et Troyon savent les peindre ; plus loin, la tour monumentale de Lisseweghe et le beffroi de Bruges, vieux gardien des

franchises de l'antique cité flamande, dont le cœur d'airain traissailloit à la victoire des Breydel et des de Coninck, quand ces héros de la démocratie flamande, après avoir délivré la patrie du joug de l'étranger, rentrèrent à Bruges chargés des palmes conquises à la bataille des Éperons d'or.

Ce vieux phare qui, depuis des siècles, a vu passer tant d'hommes et de choses, me rappela ces vers :

. — La lueur d'un éclair
 Dessine un grand rocher qui domine la mer.
 Il est seul. Son flanc noir, argenté par l'écume,
 D'une vapeur guerrière éternellement fume.
 Il est seul, dans son calme et sa virilité,
 Un contre tous, debout, comme la vérité !
 Ses pans coupés à pic, ses pointes colossales
 Font face à l'Océan, déchirent les rafales.
 Dieu du sombre duel est l'unique témoin ;
 Le rocher dit au flot : « Tu n'iras pas plus loin ! »
 Et vingt fois divisée et repoussée au large,
 La vague se rallie et revient à la charge !
 Vaillant soldat de pierre, oh ! comme il est blessé !
 Quel devoir le retient à ce poste avancé ?
 Écoutant, chaque jour, dans la mer qui murmure,
 Pièce à pièce tomber sa gigantesque armure !
 Il sait que l'Océan et l'air sont contre lui.
 N'importe ! il fut hier ce qu'il est aujourd'hui.
 Un vétéran des eaux qu'on nomme l'inflexible !
 Ah ! voilà si longtemps qu'avec un bruit terrible,

Il rejette ceux-là qui veulent l'envahir,
Qu'il devrait se lasser, se courber, obéir !
Dis-moi, lutteur stupide, aux blessures profondes,
Ne vaudrait-il pas mieux t'abandonner aux ondes,
Te rendre, et descendu dans le gouffre et l'oubli,
Dormir tranquillement sous le fait accompli ?
A quoi bon t'obstiner contre la mer entière ?
— La mer est un tyran ; je porte une lumière !

Si la mer est un tyran, les pêcheurs doivent aimer la tyrannie, car, après avoir tracé leur pénible et périlleux sillon dans le vaste champ où ils moissonnent sans y avoir semé, leur plus grand bonheur est de rester immobiles sur la dune à contempler l'Océan, comme s'ils ne le connaissaient pas.

L'isolement dans lequel vit le marin, perdu au milieu de la solitude des mers ; la grandeur du spectacle qu'il a incessamment sous les yeux ; la facilité avec laquelle il joue chaque jour sa vie ; l'insouciance avec laquelle il attend la mort ; l'ignorance dans laquelle il vit des choses du monde, en font un être à part qui ne croit qu'à la mer, aux revenants et à la Vierge. Aussi quand l'Océan a été terrible, quand la formidable voix de l'ouragan s'est fait entendre, quand le pêcheur a vu la mort de près, quand, dans sa naïve croyance, il a fait

un vœu à l'Etoile des marins, alors qu'échappé à la tourmente son pied foule encore la terre sacrée de la patrie, son premier soin, avant d'embrasser sa famille qui, éperdue, folle d'inquiétude et de douleur, attend son retour sur la plage, est de se rendre à la chapelle pour y remercier la Vierge d'avoir étendu sur lui son bras protecteur. Cette chapelle, construite près de l'église, est toujours ouverte, pour que le marin puisse venir s'y agenouiller à toute heure. Souvent la nuit, après un orage, on voit une troupe d'hommes, la tête découverte, s'acheminer vers l'église. Là, au milieu des ténèbres, près de la tombe des leurs, ces hommes naïfs accomplissent le vœu formé pendant la tempête. Ils ne reprendraient pas la mer avant d'avoir rempli ce pieux devoir.

Bercé, dès son enfance, sur le rude lit de l'Océan, le pêcheur ne s'endort jamais du dernier sommeil dans un lit d'hôpital : il vit et meurt en regardant la mer.

Pendant que Maurice m'initiait ainsi aux mœurs rudes et primitives des marins, la petite flotille de pêche se rapprochait de la côte. Je m'enquis de l'endroit où elle allait aborder.

— En face de nous, me dit mon ami.

— Mais, objectai-je, je ne vois ni port ni crique. Comment voulez-vous qu'ils débarquent ?

— Attendez, me dit-il, ce sera bientôt fait.

Le vent poussait à la côte, la marée était haute : les chaloupes se laissèrent échouer sur la plage. Les marins jetèrent l'ancre dans le sable, et bientôt, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, ils transportèrent à terre le produit de leur pêche qui fut jeté dans la rue, pour y être vendu publiquement.

Le poisson de Blankenberghe a la réputation d'être le meilleur possible. Aussi, pendant tout le temps du premier Empire, les pêcheurs de cette localité avaient le privilège de fournir de marée la table de Napoléon. Il le leur avait concédé un jour que visitant le littoral accompagné du maire de la petite ville, celui-ci le sauva d'un danger qu'il courait.

La vente se fait au rabais, en escalins et en autres monnaies qui n'ont plus cours depuis plus d'un demi-siècle. C'est que l'action de ce que nous appelons le progrès est inconnue des pêcheurs. Ils ne changent ni leur costume,

ni leurs habitudes, ni leurs affections. Toujours vêtus, hiver comme été, de la large houppelande de grosse étoffe de laine, héritage de famille, tout leur luxe consiste dans les deux couronnes, à l'effigie de Marie-Thérèse, qui leur servent de boutons. Un exemple fera mieux comprendre combien ils tiennent à ces reliques : La femme d'un pêcheur se présente un jour au Mont-de-Piété de Bruges, avec une de ces pièces de monnaie — elles avaient encore cours alors. — On lui fait observer qu'elle en aura moins que la valeur nominale, et qu'elle fera mieux de l'employer que de la mettre en gage. Elle répond que c'est à la pièce même qu'elle tient. Cette femme avait fait six lieues à pieds pour ne pas dépenser cette pièce, à côté de laquelle toute la famille eût préféré mourir de faim.

C'est une Charte de Marie-Thérèse qui réglemente la pêche. Le doyen de la corporation garde ce document écrit sur parchemin, et le transmet à son successeur. Les corporations, les maîtrises, les jurandes, ont pu être abolies ailleurs, elles ont été maintenues à Blankenberghe. Quatre-vingt-neuf, l'Empire,

la domination hollandaise ont passé sans que les pêcheurs s'en aperçussent. Ils savent bien, par oui-dire, qu'un bon prince, du nom de Léopold, réside à Bruxelles, qu'il est sage et juste ; mais leur souveraine, à eux, la seule qu'ils reconnaissent, puisqu'elle les régit encore, c'est Marie-Thérèse. C'est elle aussi qui, dans un moment de suprême détresse, viendrait à leur secours ; car, selon la tradition, la grande Impératrice, préoccupée du sort des pêcheurs, leur aurait remis un coffre fermé, à la condition de ne l'ouvrir que dans un cas de force majeure. Nul n'a vu ce coffre mystérieux, dont les flancs recèlent, dit-on, des trésors inépuisables ; mais chacun subirait le martyre pour affirmer son existence, et nul cependant ne se croirait jamais assez pauvre pour en exiger l'ouverture. D'ailleurs, comme il appartient à la corporation, qui est une institution qui se perpétue, il faudrait le consentement général pour y toucher, et quelque chose serait plus difficile à obtenir que cette unanimité, ce serait de trouver le coffre. Comment toute autre autorité, si douce, si paternelle qu'elle fût, pourrait-elle lutter contre

de tels souvenirs et contre une souveraine qui ne demande plus aux pêcheurs ni l'impôt, ni leurs fils, et qui, tant que durera la légende du coffre, et elle durera tant que la mer baignera ces rivages, sera considérée par la population maritime comme une seconde Providence et bénie presque à l'égal de la première ?

Louis et Nathalie étant venus me prévenir que l'heure du diner approchait, nous nous acheminâmes vers l'hôtel. Maurice était des nôtres. Par la plus aimable attention, les jeunes gens l'avaient invité, ne voulant pas, disaient-ils, séparer deux anciens amis.

Le repas fut des plus gais ; la cruche au large ventre, ne cessait de circuler et de verser aux convives, échauffés par la course sous un soleil brûlant que rafraichissait à peine une légère brise de mer, cette limpide et forte bière flamande, moins inoffensive qu'on le prétend.

Il était près de six heures lorsque nous quittâmes la table. On proposa une dernière visite à la mer. Nathalie, qui se sentait un peu fatiguée, dit qu'elle resterait à l'hôtel et ferait

tout préparer pour le départ. Comme j'avais pris mon logement dans le même établissement, je lui tins compagnie.

Il y avait à peine une demi-heure que nous étions là, causant, près d'une fenêtre, comme d'anciens amis, lorsque nous remarquâmes un mouvement inaccoutumé dans la rue : On s'appelait, on s'interrogeait avec anxiété. Je ne comprenais pas le flamand, mais je voyais, aux gestes et à la figure des habitants qui se dirigeaient en courant vers la mer, qu'une nouvelle sinistre circulait. Je me retournai vers Nathalie pour l'interroger : je fus effrayé de sa pâleur.

— Un baigneur se noie, me dit-elle en me serrant convulsivement le bras. Si c'était Louis!

— Calmez-vous, répliquai-je, aucun de nos jeunes gens ne devait prendre de bain ; vous le leur avez d'ailleurs défendu, et ils l'ont promis.

— Allons vite, dit-elle.

Et la pauvre enfant tremblait de tous ses membres, quand un bruit, parti de la foule, vint la rassurer.

— Sauvé! criait une voix.

— Allons toujours, me dit Nathalie, cet accident gâte notre journée, et j'ai hâte de retourner près de ma mère.

Elle était sous l'empire de sinistres pressentiments, ces messagers qui précèdent les grands événements de notre vie, comme l'éclair annonce l'orage, et que Dieu envoie à l'homme pour le préparer au malheur, afin qu'il n'en soit point foudroyé.

Demandez à l'oiseau de mer quel instinct lui fait deviner qu'une tempête monte à l'horizon encore limpide!

Nous sortîmes de l'hôtel. Un spectacle affreux s'offrit alors à nos yeux.

Sur une civière, portée par quatre robustes pêcheurs, on distinguait une forme humaine. Plus prompt que la pensée, Nathalie s'élança, enlève le drap qui recouvre le visage. O bonheur! ce n'est pas Louis! La pauvre enfant tombe à genoux, lève les yeux au Ciel, et son cœur, en présence de ce malheur réel, irréparable, fait monter vers Dieu une hymne de reconnaissance infinie!

Étrange égoïsme de l'amour ! Cette jeune fille si bonne, si douce, se trouvait heureuse, une joie cruelle inondait son cœur devant ce corps inanimé !

Mais à peine le funèbre cortège avait-il franchi le seuil de l'hôtel qu'un nouveau bruit, semblable à celui que les vagues humaines font en roulant sur le pavé des rues, parvint jusqu'à nous. Les exclamations de la foule annonçaient un nouveau malheur.

Au même moment, Nathalie, revenue de son triste bonheur, commençait à s'inquiéter de l'absence de Louis. En proie à une angoisse cruelle, elle échappe à nos mains, s'élançe dans la rue. Malheur ! deux fois malheur ! Un second cortège s'avance, triste, sinistre comme le premier. Cette fois, le doute n'est plus permis : Nathalie a pressenti l'affreuse vérité. Un seul cri s'échappe de sa poitrine.

— Louis ! dit-elle.

Et elle tombe évanouie sur la civière qui porte son fiancé !

C'est ainsi que ces deux beaux enfants rentrèrent dans la salle du festin, pleine encore

du parfum de leur joie, de leurs douces paroles d'amour et qui, il y a un moment, retentissait de leurs frais éclats de rire.

Dire le désespoir de Nathalie quand lui revint, avec la vie, le sentiment de son malheur, est chose impossible ! Passant des accès d'une affreuse douleur au calme de l'espérance, elle poussait tantôt des cris déchirants, tantôt adressant de douces paroles à son fiancé, lui prodiguant les plus tendres soins, elle cherchait à le rappeler à la vie, et essuyait, sous ses baisers, l'onde amère qui ruisselait encore de ses cheveux ! Et pas une mère, pas une sœur pour assister, pour soutenir la pauvre enfant dans ces crises affreuses ! Moi seul, étranger encore le matin, je me sentais impuissant devant cette immense douleur !

Nous profitâmes d'un instant d'anéantissement pour enlever Nathalie à ce spectacle déchirant. Nous eussions voulu la mettre dans une voiture et la reconduire à sa famille ; mais le médecin déclara que, dans l'état où elle se trouvait, il ne répondait pas de sa vie, et qu'elle ne pouvait quitter l'hôtel. Nous la transportâmes donc dans une chambre haute, et je

m'établis à son chevet avec une de ses amies. Les autres compagnons de voyage, effrayés de l'effet que la nouvelle de l'événement allait produire sur leurs familles, s'étaient empressés de retourner à Bruges pour les rassurer.

Le malheur rapproche plus que la prospérité. Il soude, en une minute, par les puissantes attaches de la pitié, des affections plus solides que ne pourraient en produire de longues années de communauté de joie. Le matin je ne connaissais pas cette famille, le soir j'étais lié à elle pour toujours, par le droit sacré du malheur.

La nuit venue, je quittai un instant Nathalie pour me rendre sur le théâtre de ce drame affreux et pour en rechercher les traces.

La mer garde soigneusement ses crimes comme ses trésors. Par une poignante ironie, jamais elle n'avait été plus calme, plus paisible ! Elle cachait, sous un air d'innocence, le secret de son double forfait. Des lueurs phosphorescentes éclairaient ses vagues. C'était une illumination splendide donnée à la terre et au ciel. Ce dernier y répondait, avec galanterie,

en allumant toutes ses étoiles, tandis que la lune, douce et modeste, n'ayant que faire au milieu de cette profusion d'or, de pourpre et de feu, glaçait d'argent l'horizon où elle se couchait. Les vagues harmonieuses semblaient chanter ce sublime spectacle, en léchant le sable de la grève, avec un doux bruit rappelant la respiration paisible du sommeil d'un enfant sur le sein de sa mère. Mes pas laissaient sur le sable mouillé une trace de feu. En toute autre circonstance, j'aurais admiré ce phénomène merveilleux ; dans les dispositions d'esprit où je me trouvais, il me paraissait insultant. Lorsque nous sommes malheureux, nous croyons que tout le monde doit s'intéresser à notre petite individualité souffrante, que l'ordre même de la nature doit en être affecté ! Qu'important cependant à l'harmonie générale les détails de notre misérable vie ? Qu'importe à la nature, cette riche moissonneuse, si quelques épis de ses milliers de champs sont courbés par la grêle ou déracinés par l'ouragan ? Cette mère si généreuse ne nous donne-t-elle pas, elle-même, une leçon d'insensibilité, quand nous la voyons recouvrir d'épis plus abondants les

plaines où ont eu lieu les grandes hécatombes humaines !

J'interrogeai un garde-côtes. Il m'apprit que lui-même avait déconseillé aux jeunes gens d'entrer dans la mer après leur repas et la marée étant aussi basse. Les plus raisonnables se rendirent à ce conseil ; mais Louis et Édouard s'obstinèrent à prendre un troisième bain ; bons nageurs tous deux, ils voulurent montrer qu'ils ne craignaient pas le danger. A peine eurent-ils atteint l'extrémité des brise-lames qu'ils rencontrèrent le courant de l'Escaut.

Les fleuves, ces majestueux vestibules de l'Océan, gardent longtemps leur indépendance, avant de confondre leurs eaux avec celles de la mer. Ils se révoltent contre l'annexion et vivent encore quelque temps de leur propre vie avant de se laisser absorber. Il en est ainsi de l'Escaut. Édouard fut le premier entraîné, et c'est en voulant le sauver que Louis le fut à son tour. Les secours ne manquèrent pas : plusieurs marins s'exposèrent pour les sauver ; mais lorsque, après les avoir atteints au péril de leur vie, ils les ramenèrent sur la grève, la mer avait déjà achevé ses victimes, et elle

rendait, pâles et glacés par la mort, ceux que, quelques instants plus tôt, elle avait reçus pleins de force et de vie !

Après avoir recueilli ces tristes renseignements, je retournai à l'hôtel.

La nuit fut affreuse et longue comme toutes les nuits de douleurs. Les crises nerveuses se succédaient sans interruption. Cependant, vers le matin, la nature, si puissante à cet âge, dompta un instant le mal, et un état d'atonie succéda, chez Nathalie, à la lutte.

Pendant que ces scènes déchirantes se passaient et que la fiancée de Louis se tordait dans les indicibles angoisses d'un malheur sans espérance, sans remède, on faisait, dans une salle basse, de funèbres apprêts. Le lendemain, de bonne heure, un cortège, suivi de toute la population de la petite ville de bains, conduisait à l'humble cimetière de la commune les pauvres jeunes gens, hier encore souriant au bonheur. Je jetai une pelletée de terre sur leur cercueil, en me rappelant leur joie de la veille, et, le cœur serré, je regagnai Bruges. Je ne fis, cette fois, que le traverser à la hâte. Ses beaux monuments qui, à mon arrivée,

avaient excité mon admiration , ne me disaient plus rien , tant le deuil de notre âme déteint vite sur tout ce qui nous entoure.

II

Longtemps je gardai de cet événement une grande tristesse. Souvent je me demandais ce qu'était devenue Nathalie. Avait-elle vaincu la douleur ou la douleur l'avait-elle vaincue ?

Je connaissais son incomparable beauté ; mais le cœur était-il digne de cette gracieuse enveloppe ; n'était-elle pas la reliure d'un mauvais livre ? Inconcevable contradiction de l'esprit humain ! je désirais qu'une si charmante créature retrouvât la tranquillité, et j'aurais cependant souffert de la savoir consolée, de la voir dépouillée de son auréole de vierge veuve. Il me paraissait que le deuil de son cœur devait être éternel ; mais je ne voulais pas qu'elle y succombât. Insensé que j'étais ! mon affection pour elle se bornait à lui souhaiter une longue torture, une agonie de chaque instant !

Ces questions restèrent longtemps indécises dans mon esprit , car l'année suivante se passa sans que je pusse mettre à exécution le projet que j'avais formé d'une nouvelle excursion. Enfin, deux ans plus tard, à peu près jour pour jour, j'arrivai à Blankenberghe.

Le petit nid de pêcheurs avait toujours sa physionomie pittoresque. Les baigneurs étaient là, redemandant à la mer , qui n'est autre que l'ancienne fontaine de Jouvence, la force et la santé. Je retrouvai sur la dune les mêmes marins en contemplation devant leur trop

souvent cruelle compagne, la mer. Je n'avais fait que quelques pas sur la plage, quand je sentis une main amie s'appuyer sur mon épaule : c'était celle de Maurice. A peine répondis-je à son étreinte. Une exclamation involontaire s'élança de mon cœur à mes lèvres :

— Et Nathalie ? lui dis-je.

— Nathalie, me répondit-il, après le coup terrible qui ébranla tout son être, fut longtemps entre la vie et la mort. Enfin la première reprit momentanément le dessus ; mais les roses du printemps ne reparurent plus sur les joues amaigries de la jeune malade ; la sève en était tarie au cœur. Sa jolie tête était d'une pâleur transparente, marquée seulement vers les tempes de sillons bleus. Un cercle de bistre donnait à son regard une expression chaque jour plus profonde. Ses mains blanches et fines diminuaient à vue d'œil. Un petit bonnet de linge emprisonnait sa belle chevelure blonde, condamnée à la réclusion depuis le deuil de son cœur. Cependant quelques boucles rebelles, s'échappant furtivement, retombaient parfois sur ses joues décolorées.

Nathalie était une vaillante nature, un noble cœur dans une frêle enveloppe. Elle luttait courageusement contre la douleur morale et contre le mal physique. Elle cachait soigneusement ses larmes, car elle comprenait que si toutes les âmes blessées ne faisaient jamais trêve à leurs plaintes et apportaient dans le monde les secrètes lamentations de leurs nuits, toute société deviendrait impossible. D'ailleurs, vivre était pour elle un devoir : Combien d'existences n'étaient pas suspendues au faible fil qui la retenait encore sur la terre ! sa pauvre mère dont les yeux ne la quittaient pas ; le père et la mère de Louis, qui avaient reporté sur la bien-aimée de leur fils les trésors de tendresse dont ils inondaient naguère leur unique enfant !

Sous les chaudes effluves de cette atmosphère si pure de la famille, Nathalie parut un instant renaître, et souvent, vers midi, quand le ciel était bleu, le soleil chaud, la pâle fiancée de la mort allait, s'appuyant au bras d'une amie, s'asseoir sur un banc à l'ombre des arbres touffus de la place du Bourg. Alors, se reprenant parfois à la vie, elle appelait à elle les

petits enfants et leur distribuait des gâteaux en échange de fleurs dont ils emplissaient son tablier. D'autres fois, son cœur débordait, et, profitant de l'absence de sa mère, elle s'abandonnait à l'amertume de sa douleur et pleurait toutes les larmes longtemps amassées au fond de son cœur. C'est que si le plaisir a des ailes qui lui servent à s'envoler vite, le chagrin a des serres cruelles qui lâchent difficilement leur proie. Le bonheur est la fleur de l'arbre de la vie, elle se fane vite ; le malheur et la peine en sont les racines, qui enserrrent dans leur réseau inextricable toutes les fibres du cœur.

Les beaux jours touchaient à leur fin ; le mois de septembre ramenait avec lui le vent du Nord, si funeste, dans nos parages, aux constitutions débiles. Nathalie, comme un petit oiseau surpris par l'orage, rentra un soir au nid pâle et froide. Elle tomba avec les feuilles d'automne !

Six mois après, de cette famille, naguère si heureuse, il ne restait plus rien : le chagrin avait tout tué. Je me trompe : il restait une femme sur ces ruines : La mère de Louis avait

voulu vivre pour pleurer, et, comme Rachel, elle ne voulait pas être consolée.

Maurice se tut.

Le jour baissait ; l'oiseau de mer attardé forçait de rames pour regagner la terre et son nid ; une vapeur grise flottait entre la mer et le ciel, et les confondait dans une teinte uniforme. La brise était glaciale. Je serrai silencieusement la main de mon ami, et je quittai la plage.

Le lendemain, je partis.

Brogès, le 27 Novembre 1861.